

ÉCHO

de SAINT-LOUIS des CARMES

de BREST "intra-muros"

Neige, espérance...

Brest, ce matin, s'est réveillé sous un ravissant manteau de neige. La chose est assez rare. Les Brestoïls, les petits les premiers, les grands eux-mêmes bientôt entraînés, s'en sont donnés à cœur joie, et leur joie était en vérité irrésistible.

Les exclamations enthousiastes et admiratives, les contacts avec la poudre aussi soyeuse que blanche, et tous les ébats que vous savez, et les glissements peu volontaires, et les batailles rangées et toujours cocasses, comment ne pas être soi-même saisi ?

— « Que c'est beau ! Que c'est beau ! », c'est une jeune âme qui s'extasie, et lui répondent d'autres âmes également extasiées.

— « Ça me rappelle une poésie anglaise... », et la voilà, cette autre âme, saisie par les muses, à vous débiter un poème léger et doux comme les flocons de neige. « Il y a une traduction française qui est très belle, je vous la donnerai... » J'ai souri.

J'ai souri, et comment ne pas sourire ? Et cependant, par delà ce sourire, je supputais le nombre des jambes cassées ou démisées quand, tout à l'heure, le moment serait venu de grimper le long escalier qui de la rue mène à la chapelle...

Et cependant, par delà ce sourire, et par delà le beau tapis moelleux qui recouvrait votre cité toute entière, je pensais, chers paroissiens de Saint-Louis et Brest intra-muros, à vous tous dans votre dispersion.

La neige, l'agriculteur, le jardinier s'en réjouit, la neige, les petits oiseaux, surtout les petits oiseaux chassés de leurs nids, ne semblent pas s'en réjouir outre mesure.

La neige au dehors, fort bien quand on a son chez soi bien clos où l'on peut souhaiter revenir et se réchauffer !

La neige au dehors, et au dedans un abri de fortune, trop largement ouvert à la bise, et où le feu s'éteint faute de combustible, c'est moins enthousiasmant !

Et par delà mon sourire, et par delà la traduction française très belle de la douce poésie anglaise, c'est à vous, Brestoïls sans abri sûr et chaud, que je pensais. L'épais tapis de neige était bien beau, mais il recouvrait seulement les emplacements de vos foyers, de vos églises; il ne réussissait pas à voiler, même de poésie, votre dénuement et votre misère; s'étendant aux lieux où vous êtes réfugiés, il ne faisait sans doute qu'aviver votre hâte de retrouver votre chez-vous, de vous retrouver dans votre ville rebâtie, dans vos foyers chaudement reconstitués.

« La guerre est finie » ! On le dit, et dans les pays belligérants des décrets sont pris qui décident la chose officiellement...

« A nous les réformes sociales, les augmentations de salaires, les nationalisations, les surenchères !... » Peut-on faire un pas dans la rue sans que les oreilles ne vous en cornent, peut-on lire un journal sans que les yeux ne le remarquent à chaque colonne ?

La guerre est finie, des gens ont retrouvé leur chez eux, tant pis pour les autres !

Il faut qu'aïlle sans cesse de l'avant le progrès, que s'améliore le bien-être au foyer du travailleur, que l'emportent les nouvelles structures, tant pis pour ceux qui ne sont pas dans le courant !

Et vous avez de plus en plus, chers paroissiens dispersés, l'impression que vous êtes des oubliés, des laissés pour compte. Ceux qui se portent bien ont assez à faire à chercher à se mieux porter. Ceux qui ont retrouvé leurs foyers intacts ont assez à faire à essayer d'y mettre encore un peu plus de confort. Ceux qui gagnent convenablement leur vie, ont assez à faire à trouver le moyen de gagner davantage. Vous, les réfugiés, que pouvez-vous être pour ces gens bien en place et bien nantis, si ce n'est des gêneurs, à écarter, à oublier ? Oh ! sans doute, les beaux discours pleins d'attendrissement pour votre sort tombent, tombent... Mais l'on dirait, et vous n'êtes pas sans le remarquer, d'innombrables flocons de neige tombant et tombant, et constituant cet épais tapis fort joli, mais fort froid, sous lequel on aimerait vous voir disparaître, ou, en tout cas, vous voir hiberner longuement et peut-être, ça leur est égal, durement.

« Être voués à l'oubli, être traités en Français de seconde zone, en parias, nous ne l'acceptons pas. » C'est l'un de vous qui l'écrivait, et il ajoutait : « La France, dit-on, est pauvre. Je le veux bien. Mais la France a trouvé de l'argent pour détruire, elle peut bien en trouver pour reconstruire. La France entretient fort bien bon nombre de ses enfants, elle pourrait bien ne pas les gaver au détriment de quelques autres enfants de chez elle aussi. Sans doute, la Reconstruction toute entière ne peut se faire en un clin d'œil, mais faut-il pour autant qu'elle passe au second, au troisième ou au dixième plan ? faut-il pour autant qu'elle soit sans cesse remise, sans cesse ralentie, au gré sans doute d'intérêts sordides inadoués ? Sinistrés et Français, nous avons quelques droits. Nous ne faillirons pas à les défendre... »

L'un de vous, Brestoïls sinistrés, le disait, et vous le disiez tous avec lui. Ni celui-là, ni vous, n'avez renoncé à votre volonté.

Cette volonté peut être recouverte, cachée, comme les emplacements de vos mai-

sons sont recouverts et cachés sous l'amas de flocons de neige. Ce n'est qu'en passant. Le beau tapis de neige disparaîtra, et l'emplacement de votre cité reparaitra aussi net et aussi parlant que jamais. Votre volonté rejettera la couche d'oubli ou de mésestime sous laquelle on voudrait la réduire, et de cette aventure qu'on voudrait lui imposer elle ne sortira que plus vivante et plus tenace. Et il est impossible qu'il n'en soit pas enfin tenu compte.

Le neige est signe de renouveau proche pour le sol de chez nous. Les difficultés et les misères de l'heure, et les volontés résolues des sinistrés, des sans-foyers, sont annonciatrices de proche renouveau pour notre cité de Brest.

Par delà la neige tombée, par delà les misères rappelées, c'est à cette espérance que je me tiens, et que je vous invite, chers paroissiens, à vous tenir tous plus fermement que jamais.

R. LE GALL.

En errant dans les ruines

Quelqu'un me parlait, la semaine passée, de la rue de Siam, et la première image qui se présenta à mon esprit fut celle de l'animation de cette étroite artère connue dans le monde entier... Tant il est difficile de réaliser la destruction de notre ville ! Et je crois que lorsque les ruines auront été relevées, il nous restera encore bien vivant dans la mémoire leur aspect « d'avant le siège », et que nous aurons quelque peine à nous habituer à leur nouvelle topographie.

Si nos arrière-grand-pères étaient revenus parmi nous il y a... mettons dix ans, croyez-vous qu'ils s'y seraient mieux reconnus que nous ferons ? Un seul exemple.

« Keravel », « le lieu du vent » ! Voilà un quartier aujourd'hui bien nommé ! Du large, le vent accourt en rafales rageuses, sans que rien arrête sa course. Il bondit par dessus le ravin de la rue Louis-Pasteur, il monte à l'assaut du plateau; on pense presque à Verhaeren :

« Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre,
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds battant les bourgs,
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre... »

S'il en est parmi vous qui n'aient pas revu Brest depuis quelques années, comprennent-ils que le vent puisse ainsi avoir conquis Keravel ? Ne se perd-il plus dans

le dédale de ses ruelles ? Peut-il aussi largement s'étendre que face au grand large ?

Il doit se croire revenu aux jours anciens, lorsque le Seigneur Mesnoallet de Kerallan errait sur les coteaux boisés qui s'étendaient du « Jardin du Roi » aux bords de la Penfeld. Mais à ces charmes champêtres succéderont bientôt des constructions utilitaires: corderie du port d'abord, remplacée après incendie par une nouvelle corderie établie sur le « Rocher de Lannouron ». Toute la terre de Keravel devenait libre; pour remédier à la crise et à la cherté des logements (déjà!) qui ne faisaient qu'augmenter avec l'accroissement de population amenée par les grands travaux de l'arsenal, l'architecte Bedoy fit construire huit rangées de maisons séparées par des venelles. Ce devait être quelque chose de fort bien à l'époque, mais l'urbanisme a fait depuis quelques progrès, et il faut bien avouer que le pittoresque de tel ou tel coin de Keravel ne compensait point son délabrement, peu favorable à l'hygiène et à la moralité.

Sous un dessin de E. Nourry, « L'Ouest-Eclair » du 10 mars 1941 posait cette question: « A quand la modernisation de l'immense quartier avoisinant l'arsenal? » Les événements l'auront amenée... Et dans quelques lustres, lorsque Keravel et ses venelles, et les vieux noms qui chantent encore dans nos mémoires, auront disparu de tout souvenir, sauf de celui de quelque chercheur curieux au fond des archives poussiéreuses, nos arrière-neveux se demanderont à quoi nous songions en élevant de telles bâtisses, sans forme et sans confort: le dernier mot de notre urbanisme!

T. G.

La politesse

Dans le car qui s'ébranle avec un grincement de ses essieux fatigués, une vieille dame qui a failli être éborgnée par la canne d'un grand garçon, trop pressé de conquérir une bonne place pour s'attarder à s'excuser, marmottait en se frottant l'œil: — Malotru ! Ces jeunes manquent par trop de politesse.

Un vieux monsieur, debout lui aussi, a entendu:

— La politesse, Madame? Ah! N'est-il pas trop tard pour parler encore d'elle, comme disait Alfred de Musset de la Malibran.

Le vieux monsieur avait des lettres, ce devait être quelque professeur en retraite.

Qui donc, je vous le demande, se soucie de cultiver cette fleur de la vieille France! Elle est une victime du Progrès, ce triomphateur écrasé sous les roues de son char de délicieuses choses qui faisaient le charme de la vie, la politesse en était une. « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. » Nous avons parcouru du chemin depuis Fontenoy. C'était le temps de la guerre en dentelles.

Les souvenirs historiques de la vieille dame sont un peu vagues; elle croit pourtant se rappeler que la politesse de Fontenoy nous coûta cher. Mais là n'était pas la question:

— Ne croyez-vous pas, Monsieur, un peu paradoxal de rendre le progrès responsable des défaillances de la politesse?

— Mais pas du tout, Madame, pas du tout. Le progrès a engendré l'amour de ses aises et la recherche du confort. De ces deux-là est né un égoïsme que nos années de misère semblent avoir renforcé. Si je vous disais, Madame, que j'ai été tout ré-

cemment traité de vieux fou pour avoir, durant une longue attente à la porte d'une boucherie, suggéré qu'on laissât passer la première une dame très âgée et qui semblait bien fatiguée. L'égoïsme, voilà l'ennemi n° 1 de la politesse. On ne veut plus se gêner et ce serait gênant de descendre du trottoir, de s'effacer près d'une porte ou dans un escalier devant autrui, gênant de soulever son chapeau, gênant d'abandonner sa pipe quand on escorte une femme.

— La politesse française a peut-être souffert aussi du contact avec des peuples jeunes qui n'ont pas les manières policées des vieilles races? objecte timidement la vieille dame.

— C'est fort possible. Nous copions plus facilement les défauts de nos amis que leurs qualités. Oh! Pardon, Madame!

Un coup de rouls a projeté le vieux monsieur sur une grosse commère à mine réjouie.

— Y a pas d'offense, mais, tout de même, est-ce qu'un monsieur de votre âge et une dame qui, sauf votre respect, n'est pas jeune non plus, devraient être debout alors que des grands gâs sont bien assis? Regardez ces deux-là qui se racontent leurs petites affaires; ils veulent pas voir la jeune dame, avec un bébé sur les bras, qui est debout auprès d'eux. C'est de la faute des parents si les jeunes d'à présent ne sont pas mieux éduqués; probable qu'il faut tant de peine pour les nourrir et pour les habiller qu'on n'a plus le temps de leur apprendre les belles manières. Moi, Monsieur, j'ai trois garçons: c'est pas eux qui laisseraient debout du monde comme vous. Dame! ce sont des jockistes, alors vous comprenez! Ah! Ils en ont fait une belle collecte d'œufs et de pommes de terre pour les vieux.

— Eh bien, ceux-ci nous consoleront de ceux-là, dit philosophiquement le vieux monsieur. Tenez, voilà une brave personne qui prend le bébé sur ses genoux.

Et la vieille dame, enfin assise, songe à cette politesse du cœur, inspirée par l'amour du prochain et qui, si elle était mieux pratiquée, faciliterait les rapports entre les hommes.

Etre poli, non point uniquement par convention et pour donner une haute idée de sa bonne éducation, mais par souci de charité qui allie le fond à la forme; politesse qui se garde de la hauteur, comme de l'obséquiosité, « fleur de la vieille France, terroir de chrétienté ».

R. S.

Augmentation des salaires

« Donc, par décision du chef, les traitements et salaires des employés et ouvriers ont été récemment augmentés de 60 à 72 %. C'est la onzième fois depuis 1938 que ce relèvement des traitements et salaires a lieu. De plus, les allocations familiales ont été également augmentées. Six fois par an, des colis de vivres sont distribués au tarif officiel aux membres du personnel; le dernier colis distribué à l'occasion de Noël était de 60 kilos. Tissus et chaussures sont également fournis à des prix relativement bas... » Heureux salariés! Bien des journaux, dont les colonnes sont pleines des mots justice, droit, dignité, bonheur du peuple des travailleurs, se sont bien gardés de relever cette information. Cette justice, cette dignité, ce bonheur du travailleur ne se trouvent à ce point sauvegardés que... dans la Cité du Vatican!... Mais cela, on a sans doute intérêt à ne pas le répandre...

Juste condamnation ou odieuse persécution ?

Le procès intenté à Mgr Stépinac, archevêque de Zagreb, en Yougoslavie, a fait couler beaucoup d'encre; il a défrayé longuement des chroniques orgueilleusement triomphantes de cet archevêque déclaré coupable de toutes les accusations lancées contre lui, et condamné, le 13 octobre 1946, par la cour suprême de Croatie, à seize ans de travaux forcés et à la perte de ses droits politiques et civiques pendant les cinq années suivantes.

Ces chroniques ont, à l'occasion de ce procès et de cette condamnation, savamment craché leur mépris à cet archevêque.

Elles n'ont pas dit la manière dont ce procès a été suscité et bâclé.

Ces chroniques n'ont pas noté les alentours du « procès Stépinac », comme ils disent, que ce procès a été conduit contrairement aux normes universellement admises, par une Cour suprême qui ne se composait que d'adversaires résolus à condamner, à frapper le pasteur croate, et par delà sa personne, à frapper ou à éclabousser l'Eglise catholique toute entière.

Elles n'ont pas davantage publié les fières déclarations de Mgr Stépinac. Lacune regrettable, pour le moins.

« Après toutes les accusations qui ont été proférées ici contre moi, je réponds: « Ma conscience est tranquille », et je n'ai pas l'intention de me défendre personnellement. On a répété ici des centaines de fois: « Accusé Stépinac. » Il ne faut pas être naïf au point de ne pas comprendre que derrière cet « accusé Stépinac » se trouve assis au banc de l'accusation l'archevêque de Zagreb et le représentant de l'Eglise catholique en Yougoslavie. Vous-mêmes, vous avez interpellé si souvent le clergé et vous dites que c'est seulement Stépinac qui est coupable de l'attitude du peuple et du clergé. Le simple Stépinac ne peut pas avoir d'influence; c'est seulement l'archevêque Stépinac qui aurait pu en avoir... »

Et Mgr Stépinac de rappeler l'attaque méthodiquement menée contre lui, depuis l'avènement du régime nouveau, par la presse et toutes sortes de propagande, l'internement que depuis douze mois il subit dans son archevêché.

Et Mgr Stépinac de faire rapidement leur affaire aux principales accusations portées contre lui:

L'AFFAIRE DU REBAPTEME DES SERBES

« Terme faux, celui qui a été baptisé n'a pas besoin d'être rebaptisé; mais il s'agit de conversions à la foi catholique. Je n'en parlerai pas en détail, mais je déclare que ma conscience est tranquille et que l'histoire donnera son jugement qui me sera favorable. Il est vrai que j'ai été obligé de transférer à un autre poste un curé que les orthodoxes menaçaient de mort, parce qu'il retardait les conversions au catholicisme... »

L'AUMONERIE MILITAIRE

« Vous me reprochez comme un crime grave d'avoir rempli le poste d'Ordinaire militaire sous l'occupation. Le président du tribunal m'a demandé si je n'ai pas considéré comme une trahison envers la Yougoslavie d'entrer en rapport avec l'Etat indépendant

Croate à ce sujet. J'étais Ordinaire militaire déjà sous l'ancienne Yougoslavie. J'ai essayé pendant huit ou neuf ans de régler la question de l'Ordinariat militaire. Mais il ne me fut pas possible d'obtenir une solution à cette question, qui devait être réglée par un Concordat, qui, après sa ratification, a été détruit par les bagarres que vous savez dans les rues de Belgrade... Après l'occupation de la Yougoslavie, je devais comme chef religieux donner aide spirituelle aux soldats catholiques provenant de l'ancienne armée yougoslave et du nouvel Etat indépendant croate. L'Eat s'était écroulé, mais l'armée était restée, nous étions obligés de tenir compte de cette situation.

LE SEPARATISME CROATE

« Je n'ai été « persona grata » ni pour les Allemands ni pour les Oustachis. Je n'ai pas prêté serment, comme l'ont fait quelques-uns de vos fonctionnaires, ici présents. Mais, je serais indigne si je n'avais pas senti le poids du peuple croate, traité comme de seconde zone dans l'ancienne Yougoslavie. J'ai, en effet, affirmé que, pour les Croates, les avancements dans les carrières diplomatique et militaire ne seraient possibles que s'ils changeaient de religion ou s'ils épousaient des orthodoxes... C'est un fait dont je devais parler dans mes lettres pastorales et dans mes sermons... Si j'ai parié du droit du peuple croate à la liberté et à l'indépendance, c'est en accord avec les principes moraux et personne ne peut me l'interdire. Est-ce en contradiction avec les principes des alliés ? Le Saint Siège a si souvent souligné que les petites nations et les minorités nationales ont droit à la liberté ! Comme évêque et comme métropolitain, je n'aurais pas eu le droit d'en parler ? S'il faut succomber, nous succomberons pour avoir fait notre devoir... »

« Si vous croyez que le peuple croate est satisfait de son sort, donnez-lui encore une fois l'occasion de se prononcer ! Je ne vous en ferais aucune difficulté.

« J'ai respecté et je respecterai toujours la volonté de mon peuple. Vous m'accusez d'être l'ennemi de l'Etat et des autorités nationales. Je vous en prie : Dites-moi donc qui représentait l'autorité en 1941 ? M. Scinovic, à Belgrade ? Ou bien les traîtres — comme vous les appelez — à Londres ? Ou bien ceux qui étaient en Palestine ? Ou bien vous qui vous trouviez dans les forêts de notre pays ?

« Et mieux, en 1943 et 1944, le gouvernement était-il à Londres ou chez vous dans les forêts ?

« Vous représentez pour moi l'autorité depuis le 8 mai 1945. Pouvais-je auparavant obéir à vous qui étiez dans les forêts et à ceux qui étaient à Zagreb ? Peut-on servir deux maîtres ? Cela n'est juste ni selon la morale, ni selon le droit international, ni selon le droit humain en général. Il ne nous était pas possible d'ignorer l'autorité, bien qu'elle dépendit des Oustachis. Vous n'avez le droit de m'examiner et de me rendre responsable de mon comportement à votre égard comme autorité que depuis le 8 mars 1945... Vous m'accusez d'actes terroristes, vous n'en avez aucune preuve... Ma conscience ne me reproche rien. Vous pouvez me croire ou non, peu importe ! L'accusé, archevêque de Zagreb, sait non seulement souffrir pour ses idées, mais sait aussi mourir... »

Et l'archevêque d'en arriver alors au fond du débat, au conflit entre la volonté totalitaire du régime du général Tito et l'Eglise catholique qui ne peut ni veut s'inféoder à un régime quel qu'il soit.

PERSECUTION DES CATHOLIQUES

Les faits d'évidente persécution des catholiques par le nouveau régime sont innombrables. Mgr Stépinac en énumère un certain nombre : 260 à 270 prêtres exécutés souvent sauvagement, par haine, au mépris de la loi, les écoles catholiques supprimées, le travail des Séminaires rendu impossible, le rayonnement et la diffusion du catholicisme condamné, l'apostolat, les journaux catholiques interdits, les biens des églises confisqués, le clergé réduit à la misère, les religieuses elles-mêmes, hospitalières, gardes-malades, arrêtées dans leur assistance, l'enseignement religieux toléré pour les jeunes enfants, interdit (ô contradiction !) pour les jeunes gens, les évêques et l'archevêque de Zagreb lui-même maltraités par des bandes sous le regard satisfait de la milice d'Etat...

« Pourquoi la situation ne s'apaise-t-elle pas ?... L'accusateur public a si souvent affirmé que nulle part au monde il n'y a autant de liberté de conscience qu'ici dans cet Etat... Les faits sont autres... Nous considérons comme illusoire une telle liberté et nous ne voulons pas être des esclaves que ne protège aucun droit; nous lutterons avec les moyens légitimes pour nos droits, même dans cet Etat... »

PERSECUTION DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE

Et les catholiques de Croatie y sont d'autant plus décidés que par delà leurs personnes, c'est à leur religion que le nouveau régime en a.

Par des exemples, l'accusé le montre.

« Dans les livres scolaires, vous prétendez officiellement, à l'encontre de tous les documents historiques, que Jésus-Christ n'existe pas. Sachez que Jésus-Christ est Dieu. Pour lui nous sommes prêts à mourir. Aujourd'hui, la science officielle prétendrait qu'il n'existerait même pas ! Si un professeur osait soutenir le contraire, il pourrait être assuré d'être congédié aussitôt. Je vous assure, Monsieur l'Accusateur public, que dans de pareilles conditions l'Eglise, non seulement n'est pas libre, mais que sous peu de temps elle sera réduite au silence.

« Le Christ est à la base du christianisme. Vous protégez les Serbes orthodoxes. Je vous demande comment vous vous imaginez les orthodoxes sans le Christ ? Comment imaginez-vous l'Eglise catholique sans le Christ ?...

« Vous soutenez comme science officielle que l'homme est descendu du singe. Je ne sais s'il y a quelqu'un qui puisse avoir une pareille ambition; mais qui est compétent pour proclamer pareille thèse comme théorie officielle ?

« Selon votre théorie, le matérialisme est le seul système scientifique possible. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire: supprimer Dieu et le christianisme. S'il n'y a que la matière, alors je vous remercie de la liberté: elle m'est inutile.

« Une de vos personnalités en vue a dit: « Il n'y a pas un seul homme dans cet Etat que nous ne sommes en mesure de conduire devant le tribunal et de condamner... »

Et l'archevêque de déplorer une telle menace de dictature, de souhaiter que des accords honnêtes interviennent et ramènent la paix.

« Enfin, termine-t-il, je tiens à dire quelques mots aussi du parti communiste, qui est en réalité mon accusateur. Si l'on pense que nous avons pris une attitude hostile à son égard à cause des intérêts d'ordre matériel, on se trompe, car nous sommes restés calmes après qu'on nous eut appauvris.

Nous ne sommes pas opposés à ce que les ouvriers arrivent à leurs droits légitimes dans les usines, car cela est dans l'esprit des Encycliques pontificales, et nous n'avons rien contre des réformes justes. Mais, s'il est permis aux adhérents du parti communiste de confesser et de propager le matérialisme, qu'il nous soit permis, à nous aussi, de confirmer et de propager nos principes. Des catholiques sont morts pour ce droit et mourront encore pour lui... »



Ainsi répondit l'accusé à ses accusateurs. Grâces soient rendues à l'Agence Kripa d'avoir transmis cette réponse de l'archevêque à ses adversaires ameutés. Grâces soient rendues aussi par exemple au correspondant de « The Tablet » qui, dans ses articles du 28-9 et du 19-10-46, avait déjà, en conclusion d'une enquête minutieuse dans la Croatie et la Yougoslavie même, longuement magnifié l'éminente sainteté et le haut patriotisme de Mgr Stépinac parmi ses ouailles et face à l'ennemi occupant et persécuteur.

Malgré tout cela, l'archevêque de Zagreb n'a pas échappé à la sévère condamnation que l'on sait.

« Frappez le pasteur, et les brebis seront dispersées. » On sait l'habitude des ennemis de l'Eglise.

Il est des condamnations iniques. On le sait aussi, et que la condamnation portée contre l'archevêque de Zagreb en est.

Il est des jugements qui stigmatisent leurs auteurs et qui grandissent leurs victimes. Et, pour sûr, en est le jugement de la Cour Suprême de Zagreb.

Un héros, l'archevêque de Zagreb l'est pour son peuple et pour la conscience universelle.

Un héros, un martyr, un saint, il l'est pour le Saint Père le Pape, pour les cardinaux, archevêques, évêques de France et du monde, pour toute l'Eglise, et pour tout esprit loyal et libre qui sait, ou qui, mieux informé, reconsidère les faits.

NOËL

d'une « enfance malheureuse »

M. l'Aumônier avait dit à ses pensionnaires, pas riches:

— Les garçons qui resteront à Ker-Raoul pendant les vacances de Noël mettront leurs souliers dans la cheminée ! Et, en plus, il y aura un Arbre de Noël, pour tous, le 5 janvier, veille de la fête des Rois !

Or, personne n'avait bronché. Surpris, M. l'Aumônier avait insisté:

— Vous savez tous, je pense, ce qui s'est passé le 24 décembre ? Le vrai 24 décembre, celui d'il y a 1946 ans ?

Hum ? Hum ?... Peut-être Jacques, ou Jean, ou X, Y avaient su un petit peu, ou même plus que ça; mais le souvenir était devenu bien vague !... Les petits se tournèrent vers les grands. Les grands louchèrent vers le groupe « Foucauld ». Le groupe « Foucauld », des yeux, interrogea le chef. Alors M. l'Aumônier avait expliqué. Il avait raconté Bethléem, la Crèche, les Bergers et les Mages, et la joie qui revient pour le monde à chaque nouveau 24 décembre, et le désir de l'Enfant-Dieu de voir tous les enfants heureux ce jour-là... etc... etc... Enfin, il avait conclu:

— Pour Ker-Raoul, l'Enfant-Jésus a choisi comme ses commissionnaires des dames de Brest, celles de l'Union Féminine

Bibliographie

I

« CEUX-CI N'ONT PAS RAMPÉ » par Marie KERLO

Beau volume de 250 pages: 100 francs. Baisse de 5 %: 95 francs. Dépôt général: Librairie Lidou, 17, rue Malakoff. — En vente: toutes librairies.

Les Brestoises se délecteront, se passionneront, à la lecture de cet ouvrage, qui relate la résistance obstinée, avec ou sans armes, surtout de notre ville et aussi de plusieurs communes du Finistère (Lesneven, Lannilis, Trégionou, Plourin, Quimper, Concarneau).

Marie Kerlo sait voir et faire voir. Les pages sont vivantes, alertes, pittoresques; le sourire y voisine avec les larmes. Pas de phrases ampoulées. Le style est direct, dépouillé, personnel. Le lecteur est empoigné dès le premier récit, et au dernier il murmure: « Déjà fini! »

Ce livre est bon et fait de main d'ouvrier. Il montre le vrai peuple de Brest, depuis les serveuses de débit jusqu'aux plus haut placés, en lutte contre l'occupant et, finalement, sous les bombes et dans les ruines, victorieux.

II

« L'EDUCATION DU SENS RELIGIEUX » par Mme LUBIENSKA DE LENVAL, chez Spes, 120 francs

Le titre de ce livre pourrait être tout aussi bien: « Suggestions pour l'éducation du sens religieux. » Ce que l'auteur envisage, en effet, c'est de suggérer aux éducateurs et aux parents une pédagogie qui les aide à éduquer chez leurs enfants ou leurs élèves le sens religieux.

Mme Lubienka fait profiter éducateurs et parents de ses recherches sur la pédagogie de l'Eglise, de ses expériences personnelles d'éducatrice auprès de nombreux enfants d'âges, de milieux et de mentalités très divers.

Sa pédagogie s'élabore en trois temps:

1°) Elle fait participer le corps aux échanges de l'âme. Le petit comprend en jouant, sent et ainsi réalise finement la valeur des choses;

2°) A l'aide de points de rattachement, l'enfant arrive à faire le joint entre cette pensée vécue gestuellement et l'expression verbale.

3°) En attendant que ces pensées soient accueillies par l'intelligence, c'est à la mémoire qu'elles sont confiées.

Le sens religieux, les vertus théologiques à acquérir, l'auteur y conduit en acheminant lentement l'enfant le long d'une ligne de force, qui pour lui est l'idée de Présence, la présence d'un Dieu infiniment respectable, l'auteur y insiste, et aussi, on le sent, infiniment aimable.

Educateurs et parents liront ce livre avec avidité, avec grand profit aussi.

III

« LES JEUNES DEVANT L'HUMANISME INTEGRAL » par Edward MONTIER chez Spes, 100 francs

Il n'est pas, dans la nécessaire confrontation actuelle des idées, de meilleur guide pour les jeunes qui cherchent à s'y

reconnaître que M. Montier. Donner aux jeunes le sens et le goût de l'humanisme intégral, ce fut toujours le dessein de M. Montier. Dans son nouveau livre, il montre à un jeune aviateur qui dédaigne l'humanisme, que celui-ci ne se borne pas à une certaine culture gréco-romaine qui peut, aux jeunes d'aujourd'hui, paraître vétuste et dépassée, mais qu'il consiste dans l'épanouissement total, progressif, conscient et volontaire de l'être humain et dans son dépassement jusqu'à Dieu même. Humanisme intégral, qui est aussi humanisme moral, mystique, humanisme chrétien, qui fait de l'homme plus humain un homme plus divin.

Que les jeunes lisent ce livre, qu'ils le méditent. Ils ne douteront plus de leur valeur ni de leurs virtualités merveilleuses.

IV

Autres livres

que l'on ne peut pas ne point lire:

— « Le zéro et l'infini », par Koestler, Calman-Lévy, 1946.

— « Les clefs du royaume », par Cronin, Editions du Milieu du Monde, Genève, 1942.

— « Corps et âmes », par Van der Meersch, Albin Michel, 1943.

« L'Echo » se réjouit de la naissance à la vie naturelle et à la vie surnaturelle de:

— Marie-Annick, troisième enfant de M. et Mme Albert Désert, aux « Souvenirs de Bretagne », Brest, 13-15 décembre 1946.

— Marie-Françoise, quatrième enfant de M. et Mme Rémi Bouron, officier des Equipages, villa « Ker-Ma-Bian », Locudy, 22 décembre 1946.

**

Présente ses meilleurs vœux de bonheur à:

— Mlle Annick Morvan, qui a épousé M. Albert Uguen, avoué, en l'église de Guis-sény, le 19 décembre 1946.

— Mlle Marie-Thérèse Le Goasguen, vaillante cheftaine des Guides du patronage Saint-Louis, qui a épousé M. le Docteur Hervé Quéinnec, croix de guerre 39-40, en l'église de Plougonvelin, le 6 janvier 1947.

HORAIRE DES OFFICES

au 11, rue de l'Harteloire

Semaine: messe à 7 h. 30.

Dimanche: messes à 7 h. 30 et à 9 h. 30; vêpres à 17 heures.

Catéchisme: jeudi à 10 heures et dimanche à 10 h. 30.

ABONNEMENT A « L'ECHO »

Ordinaire: 50 francs.

D'honneur: 100 francs.

C. C. P. Rennes N° 930-82. M. Le Gall R., prêtre, 11, rue de l'Harteloire, Brest (Finistère).

Le gérant: R. LE GALL

Imp. Commerciale du « Télégramme », 25, rue Jean-Macé, Brest

Civique et Sociale. Elles apporteront, c'est promis, pour chacun de vous un jouet, un bonbon, une surprise, peut-être un chocolat, peut-être une orange...

A cette nouvelle éclata le chahut des grands jours!... Et le soir, plus d'un gosse jugea nécessaire d'entretenir M. l'Aumônier-Directeur d'une affaire urgente, qui ne pouvait se traiter que seul à seul:

— Dites, M'sieur Le Vey, des fois que ma mère elle aurait plus de place à la maison pour moi, vous voulez pas me garder au Centre, pendant les vacances, siou p'ait?

Tant et si bien qu'au fameux 5 janvier, les 43 garçons se retrouvent tous à Ker-Raoul (de la Roche-Maurice, près Landerneau). Hélas! Hélas! quelle tempête ce jour-là! Un vent à déraciner les arbres les plus fidèles! Aussi, quand le camion de l'Union Féminine stoppe devant le perron, il en descend une bande de pauvres êtres lamentables: joues bleues, nez rouges, lèvres blanches...

— Allons, oust! Tous les sacs par terre! En avant pour une ronde. Et plus vite que ça! crie une grande du groupe des visiteuses.

Les vieilles (40 ans... sans parler du surplus!) se précipitent. Les jeunes suivent. On chante de tout son cœur et on saute de même! Le tout se termine par une farandole de tous les diables qui mène la troupe réchauffée à la baraque-théâtre.

Chut! Les artistes sont en scène. Et quelle scène, mes amies! Il faut être « Routiers » et déborder de fougue, d'entrain, de jeunesse et d'amour du petit peuple pour envoûter ainsi son public: le décider à rire, à chanter, à danser même quand le froid le mord de la tête aux pieds... Quel succès! Et quelle leçon!

Une invitée se penche vers la mère de M. l'Aumônier:

— Comme ils sont beaux vos garçons, aujourd'hui!

— Oui! Toute la journée d'hier, nous avons lavé, raccommodé, arrangé les vêtements les plus convenables! Mais ils sont des brise-fer, vous savez!

Brise-fer, oui, mais bons cœurs! La preuve? Ecoutez. Michel, 12 ans, revient de l'Arbre de Noël. Il attaque déjà sa part de biscuits... et son sourire en dit long! Tout à coup, il avise deux jolies petites filles, deux petites invitées, deux qui n'auront rien; alors, bravement, il va vers elles:

— Tiens! T'en veux un?

Plusieurs mamans ont les larmes aux yeux. L'une d'elles murmure:

— J'aimerais tant m'occuper d'un de ces petits... Est-ce que le Directeur voudra, vous croyez?

S'il voudra? Dame! Puisqu'il cherche une marraine pour chacun de ses « enfance malheureuse »! Allons, qui veut un filleul? Décidez-vous: au trot! Le bon Dieu vous le rendra au centuple. C'est tout bénéfice.

Mais l'Arbre de Noël avec tout ça, ou est-il resté? On n'en parle pas?... Eh! Comme partout il y avait... tout ce que l'Aumônier avait dit et même beaucoup mieux et beaucoup plus. Mais l'U. F. C. S. n'avait pas pensé à tout. Elle ne savait pas que plusieurs des enfants marchaient pieds nus dans leurs souliers, que d'autres n'avaient que des morceaux de savates... etc... et que des dizaines de petits sans foyer attendent, attendent, sur le pavé ou pis encore, que Ker-Raoul puisse les accueillir, les vêtir, les nourrir, les instruire, les élever, faire d'eux de bons Français, bons citoyens... Et d'ici là?

Allons, on s'inscrit, les marraines?

Claire STEPHAN.